

L'Observatoire **NIVEA** a pour vocation de faire progresser et de diffuser la connaissance sur la peau. Portant un regard pluridisciplinaire sur la société et ses évolutions, l'Observatoire **NIVEA** analyse les phénomènes sociaux, les avancées de la connaissance autour du vécu passé, présent et futur de la peau. Il se propose de soutenir aussi des recherches sur cette thématique. L'Observatoire **NIVEA** favorise ainsi la connaissance autour de la peau comme objet sociétal en créant une plate-forme récurrente de contenus.

L'Observatoire **NIVEA** est placé sous l'égide d'un comité scientifique pluridisciplinaire :

- Gilles Boëtsch – Président du comité – Directeur de recherche au CNRS en anthropobiologie
- Bernard Andrieu – Professeur en épistémologie et philosophie du corps
- David Le Breton – Professeur en sociologie et anthropologie
- Nadine Pomarède – Dermatologue
- Georges Vigarello – Historien, membre de l'Institut universitaire de France

Le comité apporte à l'Observatoire tout son savoir sur la peau et son rôle dans nos sociétés. Avec son regard d'expert sur les thématiques actuelles, il offre une vision éclairée du sujet.

L'Observatoire **NIVEA** publie ici « Les Cahiers de l'Observatoire **NIVEA** » : un recueil d'articles de chercheurs ou d'universitaires autour d'un même thème. Placée sous l'égide d'un membre du comité scientifique, chaque édition est l'occasion d'approfondir une thématique et de mettre en exergue des phénomènes nouveaux.

À travers cet Observatoire, **NIVEA** renforce son engagement pour la peau, la peau vivante, essentielle à tous aujourd'hui et demain.

[www.observatoirenivea.com](http://www.observatoirenivea.com)

JUIN 2006

BDF ● ● ● ● ● Beiersdorf s.a. - 77176 Savigny le Temple - R.C.S. Melun B552.088.973 - © Getty Images / Hugh Sitton - Conception et réalisation : [Logo]

La peau au cœur de notre société

**OBSERVATOIRE NIVEA**  
LA PEAU AU COEUR DE NOTRE SOCIÉTÉ

Les Cahiers de l'Observatoire

N°1

# Sommaire

La peau dans l'histoire Georges Vigarello	5
La peau est mon dessein Bernard Andrieu	12
Peau et société Nadine Pomarède	16
Les parures cutanées : apport de l'anthropologie David Le Breton	21
Regards anthropologiques sur la peau Gilles Boëtsch	25

Par Gilles Boëtsch

L'Observatoire **NIVEA** – La peau au cœur de la société – constitue à la fois un lieu de réflexion entre chercheurs en sciences humaines et sociales et un mode de communication et de diffusion des nouvelles connaissances scientifiques. Le propos se focalise sur la peau, qui constitue tout autant une enveloppe de vie<sup>1</sup>, et un continent à explorer<sup>2</sup>. Sa couleur comme son apparence au travers de toutes les transformations subies ou choisies possibles font de la peau un lieu d'échange et de communication. Elle protège l'individu des rayons nocifs et des microbes comme de la chaleur et du froid. C'est finalement le seul contact réel que notre corps entretient avec l'extérieur. Par le toucher, tout d'abord, qui permet une relation charnelle à l'interface du dedans et du dehors, la peau constitue un premier lieu de confrontation avec l'environnement et avec les autres. La peau qui touche renvoie à la peau touchée, c'est-à-dire aux sensations qui peuvent être classées en quatre groupes : chaud, froid, douleur, pression.

La peau ne se réfère pas seulement au toucher, mais aussi à la vision, à l'odeur et au goût. La vision de la peau renvoie à l'esthétique et à la sexualité, l'odeur et le goût à une alchimie plus complexe d'attraction et de répulsion.

C'est un objet biologique qui est complètement investi par le social et qui constitue un territoire sans cesse construit autour des soins de la peau<sup>3</sup> par la cosmétologie ou la chirurgie ou du marquage de celle-ci<sup>4</sup> par le tatouage ou la scarification.

Les chercheurs qui constituent le conseil scientifique de l'Observatoire **NIVEA** offrent une palette importante de possibilités d'investigation grâce aux champs disciplinaires qu'ils recouvrent (philosophie, histoire, anthropologie, sociologie, anthropobiologie et dermatologie). C'est grâce à cette volonté de construire une réflexion interdisciplinaire autour d'un objet commun, la peau, que l'Observatoire va pouvoir s'interroger.

1. Bouillon C., *La peau, une enveloppe de vie*, Paris, Gallimard (Coll. Découverte-Gallimard), 2003.

2. Vergez-Seija S., *La peau, un continent à explorer*, Autrement Coll. mutation n° 240, 2005.

3. Corbin A., Courtine J.J., Vigarello G., *Histoire du corps*, 3 volumes, Paris : Seuil, 2005-2006.

4. Le Breton D., *La peau et le toucher*, Paris ; Métailié, 1995.

La réflexion du conseil scientifique de l'Observatoire sera alimentée par une analyse régulière de la production scientifique en Sciences humaines et sociales sur le corps. Les outils mis à disposition sont constitués par des synthèses organisées par thèmes et diffusées sur multisupports : site internet de l'Observatoire, Cahiers de l'Observatoire (3 numéros par an), publication d'ouvrage. Des initiatives seront prises dans le cadre d'organisation de colloques scientifiques (ex : Corps et couleurs – janvier 2007) ou de cycles de conférences.

Ce premier numéro des Cahiers de l'Observatoire **NIVEA** présente les réflexions sur la peau dans le prisme de notre société à partir des différents champs disciplinaires composant le conseil scientifique. Si le point de vue de la dermatologie n'est pas absent, que celle-ci constitue une brique importante de l'édifice. Les avis médicaux aident à organiser le rapport à la peau en l'orientant de plus en plus dans le monde de la cosmétique qui devient un auxiliaire incontournable dans la trousse du dermatologue. L'historien nous parle des pratiques anciennes qui accompagnaient des conceptions parfois différentes des représentations du corps. Il nous indique les pas franchis, mais aussi que certains idéaux de la beauté peuvent être récurrents. Le socio-anthropologue montre comment l'individu et le groupe construisent les rapports au monde et comment la condition humaine passe par la peau qui se donne autant à voir qu'à lire. Enfin, le philosophe rappelle que le concept de plasticité sert tout autant à modifier l'image du corps que le schéma corporel.

# La peau dans l'histoire

Par Georges Vigarello

## La vision traditionnelle

Imaginaire traditionnel, celui du monde médiéval jusqu'au seuil de notre modernité, la peau serait « ouverte », poreuse, vulnérable, accessible au mal comme l'est une surface spongieuse. D'où la crainte des bains (brusquement accentuée par la présence de la peste à partir du milieu du XIV<sup>e</sup> siècle) comme leur usage très directement thérapeutique : potions censées pénétrer les surfaces pour mieux atteindre les organes. D'où aussi les enveloppes, les tissus strictement lisses et serrés pour protéger le corps par temps d'épidémie.

Reste une attention traditionnelle aux cosmétiques, ceux faits pour le visage surtout. Le haut du corps l'emporte dans la tradition comme objet premier de regard et de soin. Reste aussi un interdit marqué contre ces cosmétiques, les fards qui trompent et « travestissent » (« inacceptable » de corriger une esthétique « naturelle » voulue par Dieu), comme un désir irrépressible d'y recourir. Le fard est inévitablement présent dans les pratiques quotidiennes de la beauté traditionnelle. Le soin aussi, avec sa litanie des troubles, les nuances sans fin de couleurs, de taches, de fissures, d'aspérités, toutes dysfonctions menaçant la beauté. Leur seule énumération confirme l'extrême curiosité portée au visage.

Reste enfin une évidente inattention aux dangers possibles que les matériaux plaqués à même la peau peuvent représenter pour son entretien. La céruse par exemple demeure omniprésente dans les recettes de Le Fournier, en 1552, « lavée », « vénitienne », « fort blanche », « douce », de « plomb commun », mais encore le sublimé ou « vif argent », ou même la « chaux vive<sup>1</sup> » qui concourt à quelque eau parfaite et « angélique ». Le sublimé demeure omniprésent dans les recettes de Nostradamus, qui rendrait la « face d'une beauté tirant sur la couleur d'un argent fin<sup>2</sup> » : aucun endiguement encore de ces substances malgré la conscience de leur danger.

## L'originalité des Lumières

Le changement majeur des Lumières est celui d'une attention plus précise portée aux dangers possibles des produits utilisés. La seule publicité des *Annonces* confirme la naissance d'une précaution, celle d'une expertise savante : le sieur Colin dit avoir fait approuver son « rouge végétal<sup>3</sup> » par l'Académie royale des sciences en 1773, le sieur Moreau dit avoir fait approuver son « rouge à la Dauphine<sup>4</sup> » à la même date par le doyen de la faculté de médecine. Une hygiène plus « moderne » est en marche.

1. Le Fournier A., *op. cit.*, p.18.

2. Nostradamus M., *Le Vraye et Parfait Embellissement de la face et conservation du corps en son entier*, Anvers, 1557, p.37.

3. *Annonces, affiches et avis divers*, 1773, p.132.

4. *Ibid.*, p.59.

## Une spécificité toute particulière s'invente au XVIII<sup>e</sup> siècle avec les Lumières : la peau aurait des caractéristiques bien à elle.

Les effets délétères sont davantage dénoncés. Guettard, le médecin du roi, recommande après lecture du manuscrit de la deuxième édition du *Parfumeur royal*, en 1761, de retirer « les compositions dans lesquelles il entre de la litharge, du blanc de plomb, du sublimé corrosif, de l'alun, du nitre<sup>5</sup> ». Le *Dictionnaire des arts et métiers* condamne en 1773 les fards composés de « plomb, de céruse, de magistère de fleur de bismuth<sup>6</sup> » tout en reconnaissant le recul de leur emploi dans ces années 1770 : le vermillon en particulier, ce rouge issu d'un mélange de soufre et de vif-argent que les parfumeurs n'utiliseraient plus parce que « contraire à la santé<sup>7</sup> ».

Le *Dictionnaire d'histoire naturelle* est plus sévère, aggravant ses accusations d'édition en édition après 1765, stigmatisant les substances métalliques, le blanc de bismuth surtout, ses compositions d'arsenic, de cobalt ou d'argent, toutes censées « gêner considérablement la peau », toutes censées s'amalgamer aux « vapeurs phlogistiques » exhalées « des matières en putréfaction, des latrines, du soufre, de l'ail écrasé, etc.<sup>8</sup> ». Les « inventeurs » de cosmétiques s'adressent plus fréquemment à l'Académie des sciences après 1770. Le roi crée d'ailleurs la Société royale de médecine en 1778 pour régenter toute autorisation sur les « remèdes secrets<sup>9</sup> ». D'où le triomphe avec la fin du siècle des matières végétales, jugées « moins dangereuses<sup>10</sup> » : ces « Toilettes de Flore<sup>11</sup> » où le rouge s'obtient davantage avec du safran, le « carthame » issu de la fleur, qu'avec le vermillon issu du bismuth. D'où aussi ces teintes plus douces jouant avec le naturel et la physiologie. D'où les conséquences de cette attitude nouvelle sur l'imaginaire de la

peau. Une spécificité toute particulière s'invente au XVIII<sup>e</sup> siècle avec les Lumières : la peau aurait des caractéristiques bien à elle. Le médecin est le garant. Les produits doivent les respecter (voir les travaux de Catherine Lanoë).

L'attention plus grande portée aux compositions des substances sert aussi, faut-il le dire, une attention plus grande portée à leurs variétés. Les neuf « degrés » de rouge que propose *Le Traité des odeurs* de Dejean en 1777 supposent un ajout successif, de demi-once en demi-once, de la poudre de talc pour une même quantité de carmin dissous<sup>12</sup> : « progression » mesurée, nuance stabilisée. Le « dosage » est devenu principe premier. Ce que montre mieux encore le *Traité des distillations* du même Dejean : « Nous donnons les doses des drogues ci-dessus pour une quantité déterminée, on doit les augmenter ou diminuer proportionnellement

aux quantités de liqueurs qu'on aura à colorer<sup>13</sup>. » Alors que la *Chimie du goût et de l'odorat* de Poncelet en 1755 évoquait encore nombre de quantités en « brassées » ou en « poignées<sup>14</sup>. » Cuisine et cosmétique s'éloignent définitivement l'une de l'autre dans leurs procédés à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Chiffres et mesures l'ont emporté pour les cosmétiques. L'amorce d'une chimie transforme autant les produits que la possible individualisation des apparences.

Les cosmétiques suivent la même interrogation sur la physiologie au XVIII<sup>e</sup> siècle. Les fards, par exemple, sont censés s'adapter à chacun : il faut un rouge « qui vous dise quelque chose<sup>15</sup> ». Mlle Desmiers d'Arzac, une arrière-petite-nièce de Saint-Simon, était admirée dans les années 1780 pour savoir adapter son fard à la « lumière du jour ou à celle des bougies<sup>16</sup> ». Le « rouge onctueux » proposé dans un article des *Annonces, Affiches et avis divers* de 1770<sup>17</sup>, par le « sieur Moreau », mercier en gros rue Saint-Martin, révèle les nuances de couleur dont ce fard peut être l'objet : six teintes par exemple, selon les mélanges effectués ou la pression appliquée. Souci identique chez le « sieur Domson » : dix sortes de rouge, choisies selon les moments du jour, l'âge de la femme, les lieux où elle se rend<sup>18</sup>. Souci identique encore dans les Manuels de toilette avec leurs rouges retenus selon leur origine<sup>19</sup>, la France, l'Espagne, le Portugal... Nuances dérisoires bien sûr, si elles ne confirmaient la recherche d'une individualisation : la coexistence de plusieurs beautés. D'où l'effet multiplicateur des couleurs : « Choisir le rouge est une affaire capitale<sup>20</sup>. »

### L'ascendance des fards et cosmétiques au XIX<sup>e</sup> siècle

Nouvel imaginaire, nouvelle métaphore, la référence énergétique devient dominante dans l'univers du XIX<sup>e</sup> siècle. La peau se fait le garant d'échanges marquants : absorption d'oxygène sans doute, mais surtout rejet de gaz carbonique (les gaz découverts avec la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et redistribuant de part en part la vision de l'organisme et de ses efficacités). Elle aide à la fonctionnalité du corps. Son entretien ne garantirait pas seulement la propreté, il garantirait vigueur et santé.

Tous les conseils hygiéniques en sont transformés après 1860. Gallard par exemple explique autrement les effets de la propreté dans un texte conçu pour l'Exposition universelle de 1867 : « La peau, bien nettoyée, est plus assouplie, elle fonctionne et elle respire mieux ; car la peau respire comme les poumons, et le sommeil, pris dans ces conditions, produit un repos infiniment plus réparateur, qui donne à tout l'organisme une nouvelle vigueur, une nouvelle énergie. » L'entretien des surfaces corporelles améliore la combustion organique. La certitude est identique pour Yvaren, médecin avignonnais rédigeant de véritables mémoires professionnelles en 1882, après plusieurs décennies de pratique : « La peau absorbe, de même qu'elle respire » ; ou pour Beaugrand corrigeant la sixième édition du *Traité d'hygiène* de Becquerel en 1877 et se félicitant d'une augmentation par dix des bains publics parisiens entre 1816 et 1876 : « On donne par an 1 818 500 bains ; ce qui pour une population agglomérée de 950 000 habitants, fait 2,23 bains par an et par habitant. »

« Nouvelle » image de la propreté sans doute au XIX<sup>e</sup> siècle. Nouvelle image de la légitimité du cosmétique aussi. Lente déchristianisation avec le siècle, lente montée de la démocratie, les deux dynamiques se conjuguent

5. Barbe, *Parfumeur royal ou traité des parfums*, Paris, 1761 (1<sup>re</sup> éd., 1699).

6. Jaubert P., *Dictionnaire raisonné universel des arts et métiers*, art. « Toilette ».

7. *Ibid.*, art. « Vermillon ».

8. Valmont de Bomare J.-C., *Dictionnaire d'histoire naturelle*, Lausanne, 1776 (1<sup>re</sup> éd., 1765), art. « Bismuth ».

9. Voir Lanoë C., *Les Jeux de l'artificiel. Culture, production et consommation des cosmétiques à Paris sous l'Ancien Régime, XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris-I, 2003, p. 232. Voir aussi, *Règlements, usages et sciences dans la France de l'absolutisme*, dir. Brian E. et Demeulenaere-Douyère C., Paris, Édition Tec & Doc, 2002.

10. « Les fards », *Gazette de santé*, 1777 (n° 11).

11. Voir Buchoz P.-J., *Toilette de Flore, à l'usage des dames ou essai sur les plantes et les fleurs qui peuvent servir d'ornements aux dames...*, Paris, 1771.

12. Hornot A. (pseudo Dejean), *Traité des odeurs*, Paris, 1777, p.280-282.

13. *Idem*, *Traité raisonné de la distillation, ou la distillation réduite en principes*, Paris, 1777 (1<sup>re</sup> éd.), p.120.

14. Poncelet P., *Chimie du goût et de l'odorat*, Paris, 1755. « Nous entendons par poignée ce que la main d'un homme peut contenir », p.126.

15. *Bibliothèque des petits maîtres*, cité par Goncourt E. et J., *La Femme au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1887 (1<sup>re</sup> éd., 1862), p.241.

16. Blanc O., *Les Libertines. Plaisir et liberté au temps des Lumières*, Paris, Perrin, 1997, p.26.

17. *Annonces, affiches et avis divers*, 1770, p.156.

18. *Ibid.*, 1773, p.179.

19. Anonyme, *Manuel de la toilette et de la mode*, Paris, 1770, p.9.

20. Mercier L.S., *Le Tableau de Paris*, Paris, Mercure de France, 1994 (1<sup>re</sup> éd., 1780), t. II, p.1117.

pour rendre plus libre le recours à l'artifice et à la transformation de soi. Aucune surprise dès lors à ce que Baudelaire recourt dès lors en 1859 à un mot nouveau, celui de « maquillage<sup>21</sup> », soulignant son pouvoir mystérieux, l'assimilant à un spectacle, à un art. Les femmes peintes par Constantin Guys, prises en exemple, sont toutes reconnaissables à leurs yeux arqués, leurs paupières bleuies, leurs lèvres soulignées<sup>22</sup>. Toutes harmonisent leur visage selon un jeu artificiel de couleurs et de traits. Toutes affichent une beauté travaillée : « Ce cadre noir rend le regard plus profond et plus singulier, donne à l'œil une apparence plus décidée de fenêtre ouverte sur l'infini ; le rouge qui enflamme la pommette augmente encore la clarté de la prune et ajoute à un beau visage féminin la passion mystérieuse de la prêtresse<sup>23</sup>. » Le pourtour de l'œil est plus élaboré qu'auparavant, finement prolongé quelquefois par un « trait de fard à l'antimoine<sup>24</sup> ». Les matières sont plus nombreuses, les outils cités plus diversifiés : des « brosses à tête » aux brosses à dents<sup>25</sup>. La nouveauté pourtant est surtout dans la manière d'évoquer le fard. Elle est dans l'effet de « dépassement » qu'il pourrait suggérer : non pas seulement la correction de quelque défaut, mais l'approfondissement des « appas », leur force reconnue, explicitée. Cette beauté faite de recherche, de méditation et d'apprêt achèverait pour Baudelaire la « beauté moderne qui peut surgir à travers le charme factice de l'artifice et de la mode<sup>26</sup> ». Elle serait même une caractéristique centrale de la modernité contraignant chacun « à s'inventer lui-même<sup>27</sup> ».

La consommation de cosmétiques et de fards croît d'ailleurs avec le XIX<sup>e</sup> siècle. Les catalogues de parfumeurs reflètent cette très lente ascension. Celui de Dissez et Piver à la « Reine des fleurs », rue Saint-Martin, propose autour de 1830 une panoplie de « rouge végétal en pot » à partir de 5 francs jusqu'à 84 francs<sup>28</sup>, alors que le salaire quotidien de l'ouvrier parisien n'atteint 3 francs qu'au milieu du siècle<sup>29</sup>. La « fabrique » Schoelcher en revanche, prétendant « propager l'usage » de ses produits « dans toutes les classes de la société<sup>30</sup> », diffuse en 1851 une grande affiche annonçant le fard en « poudre blanche » et le fard en « poudre rose » pour 1 franc la boîte ou 60 centimes la demi-boîte. La « Parfumerie des familles » est une des premières aussi en 1856 à annoncer une présentation non luxueuse de ses produits, permettant « une économie de 50 pour 100 » sur « les eaux de toilette, les pommades, le cold cream, la pâte d'amande<sup>31</sup> ». Il faut 1868 enfin pour qu'Émile Coudray, installé depuis 1850 rue d'Enghien, annonce pour la première fois une fabrication de produits cosmétiques à grande échelle avec son « usine à vapeur modèle<sup>32</sup> » construite à Saint-Denis.

### La « naturalisation » du cosmétique, vision contemporaine

Innombrables sont les changements amenés avec le XX<sup>e</sup> siècle dans la vision et le traitement de la peau.

Une certitude d'abord s'impose avec les années 1930 : la « science rénove l'esthétique<sup>33</sup> ». Elle renforce le sentiment de « maîtrise<sup>34</sup> », multipliant les images de laboratoire, celles de microscopes et d'appareils chromés. Les substances dont le nom révolutionne la biologie des premières décennies du siècle hantent la cosmétologie des décennies suivantes. Le regard sur les endocrines et les vitamines<sup>35</sup> a transformé l'imaginaire des téguments, le regard sur la radioactivité a transformé l'imaginaire des tissus<sup>36</sup>, fût-ce au mépris de possibles dangers. Les seins tombant après un déficit ovarien, les peaux fripées après un déficit thyroïdien renouvellent explications et produits. Les crèmes vitaminées s'opposeraient aux grisailles des peaux ; les crèmes hormonales à leur vieillissement ; de minuscules particules radioactives y ajouteraient luminosité et fermeté. « La parfumerie n'a plus rien à envier à la pharmacie<sup>37</sup> », constate, en 1932, la monumentale cosmétologie de René Cerbelaud, jusqu'à s'aventurer dans la radioactivité. La chimie industrielle ajoute à la mutation des matériaux : ses colorants synthétiques suscitant la quasi-invention du rouge à lèvres et des vernis.

Les recherches, à l'évidence, se sont multipliées. Sur les poudres : un procédé d'« électro-osmose » par exemple permet, depuis 1920, d'obtenir « un kaolin exempt de toute impureté et dont les grains n'ont pas plus de 2 mm de diamètre<sup>38</sup> ». Sur les couleurs : laques et pigments, les « vulcafices » en particulier, insolubles dans l'eau et l'alcool, permettent de dépasser la centaine de nuances pour les seuls rouges à lèvres au début des années 1930<sup>39</sup>. Sur les dépilatoires : des appareils permettent depuis les années 1930 de détruire les bulbes des poils à l'aide d'air chaud en évitant toute brûlure ou irritation<sup>40</sup>.

Les recherches se sont multipliées aussi sur l'enrobage dermique, ses catégories, ses spécificités, confirmant au passage combien la mise en visibilité des formes physiques au XX<sup>e</sup> siècle, leur « dévoilement », a suscité des interrogations sur les causes censées les promouvoir ou les dégrader. Un objet surtout a pris une place nouvelle dans les propos du médecin de l'entre-deux-guerres avant de retentir très vite sur les traités de beauté : la cellulite. Louis Alquier confirme la « découverte » en 1924<sup>41</sup>, après un court rapport présenté l'année précédente à la Société de médecine de Paris<sup>42</sup>. Il évoque une évidence longtemps négligée : « des grains de nodosité » perceptibles « sous la peau en la pinçant<sup>43</sup> » chez des femmes « enveloppées » ou, plus encore, une consistance particulière mêlant épaisseur et rugosité, « la sensation dite de peau d'orange » obtenue en « plissant l'épiderme<sup>44</sup> ». Rien de semblable ici à la graisse, dont la mollesse contraste avec ces dépôts granuleux, mais plutôt des compacités insoupçonnées, des spécificités fibreuses, des encombrements que seul un regard plus curieux sur le travail esthétique prétend déceler.

Un deuxième changement est le recours consommatoire aux cosmétiques avec les années 1960-1970. Un vertige consommatoire l'accompagne, l'embellissement devenant pour la première fois une pratique aussi diversifiée

21. Baudelaire C., *Le Peintre de la vie moderne*, op. cit., voir partie XI : « Éloge du maquillage », p.911.

22. Voir Constantin Guys, *Fleurs du mal*, catalogue d'exposition, musée de la Vie romantique, Paris, 2002.

23. Baudelaire C., *Le Peintre de la vie moderne*, op. cit., p.913.

24. Villaret P., *L'Art de se coiffer soi-même enseigné aux dames, suivi du manuel du coiffeur, précédé de préceptes sur l'entretien de la beauté et la conservation de la chevelure*, Paris, 1828, p.165.

25. *Ibid.*, p. 160-163.

26. Lança C., « Le peintre de la vie moderne », *Constantin Guys...*, catalogue, op. cit., p.107.

27. Voir Foucault M. commentant Baudelaire, « Qu'est-ce que les Lumières ? », *Dits et écrits*, vol. IV, Paris, Gallimard, 1994, p.571, « L'homme moderne, pour Baudelaire, est celui qui cherche à s'inventer lui-même ».

28. *Catalogue des parfumeries super fines et savons de toilette de la fabrique Dissez et Piver*, Paris, 1827.

29. Duveau G., *La Vie ouvrière en France sous le Second Empire*, Paris, p.369.

30. Schoelcher A., *Fabrique spéciale d'essences et de parfumerie sur fine*, Paris, 1851.

31. Voir *La Mode*, le bulletin des modes, 1<sup>er</sup> novembre 1856.

32. Coudray E., parfumeur, *Catalogue*, 1868.

33. Publicité Helena Rubinstein, *Vogue*, mars 1936.

34. Voir ce mot de « maîtrise » évoqué de manière nouvelle et systématique : Prévost J., *Maîtrise du corps*, Paris, Flammarion, 1938.

35. Voir en particulier, Léopold-Lévi, *Vue générale sur l'endocrinologie, d'après 25 ans de pratique*, Paris, Paul-Martial, 1929 et von Petra Werner H., *Vitamine als Mythos, Dokumente zur Geschichte der Vitaminforschung*, Berlin, Akademie Verlag, 1998.

36. Voir Frouin A., *Travaux scientifiques*, 1870-1926, Paris, 1929 ; sur l'usage du radium, p. ...

37. Cerbelaud R., *Formulaire de parfumerie*, Paris, Opéra, 1952 (1<sup>re</sup> éd., 1932), t. III, p. 53.

38. *Ibid.*, t. II, p.500.

39. *Ibid.*, t. III, p.168 et 202.

40. *Ibid.*, t. II, p.610.

41. Alquier L., « La cellulite », in Sergent É., Ribadeau-Dumas L., Babonneix L., *Traité de pathologie médicale et de thérapeutique appliquée*, t. VI, Paris, Maloine, 1924.

42. Voir le remarquable mémoire de DEA de R. Ghigi, *La Beauté en question : autour d'une histoire de la cellulite*, Paris, EHES, 2002, p.30.

43. Alquier L., op. cit., p.533.

44. *Ibid.*, p.545.

45. Allières D., *Industrie cosmétique, art, beauté, culture*, Paris, Economica, 1986, p.193.

que généralisée : le chiffre d'affaires des seuls produits de beauté a quadruplé entre 1965 et 1985<sup>45</sup>, celui des cosmétiques en général a doublé entre 1990 et 2000, passant de 6,5 à 12 milliards d'euros<sup>46</sup>, les ventes dans les circuits de grande distribution de plusieurs cosmétiques corporels augmentant elles-mêmes de 40 % à 50 % entre 2000 et 2001<sup>47</sup>. Alors que le nombre des instituts de beauté a sextuplé entre 1971 et 2001, passant de 2 300 à 14 000<sup>48</sup>, ou que celui des opérations de chirurgie esthétique, décompté en milliers par an dans l'entre-deux-guerres, se compte aujourd'hui par centaines de milliers<sup>49</sup>, la progression annuelle étant même de 120 000 en France dans les années 2000 et de près du million aux États-Unis, où les seules liposuccions sont, en 2000, dix fois plus nombreuses qu'en 1990<sup>50</sup>. Une révolution accompagne même cette progression imposant la liposuccion en pratique dominante, suivie de l'opération des paupières, de celle de la poitrine, toutes plus nombreuses que le lifting<sup>51</sup>. La silhouette l'emporte, imposant définitivement le « bas », sa référence active, mobile, sur un visage longtemps jugé dominant.

Non bien sûr que la chirurgie esthétique se soit généralisée : 6 % de femmes françaises disaient y avoir eu recours dans leur vie, selon une enquête de 2002<sup>52</sup>. Elle agit en revanche sur l'imaginaire, au-delà des seuls patients. Elle accroît l'assurance d'une docilité de l'apparence, celle d'une maîtrise jusque-là inconnue. Un magazine, *Plastique et Beauté*, tiré à près de 100 000 exemplaires, lui est entièrement consacré. Non qu'ait disparu aussi une inégalité sociale de fait : les instituts de beauté, par exemple, sont cinq fois plus nombreux dans les quartiers de l'Ouest parisien que dans les quartiers plus modestes de l'Est (87 pour le VIII<sup>e</sup> arrondissement, 17 pour le XIII<sup>e</sup><sup>53</sup>), les cadres dépensent plus de deux fois plus en soins esthétiques que les ouvriers ou les agriculteurs<sup>54</sup>... Les investissements bien réels de ces derniers en revanche ont contribué à une définitive transformation de la culture du soin.

La conséquence est une extension des pratiques esthétiques à une échelle inconnue jusque-là. La massification a révolutionné les apparences estompant la visibilité des distances sociales : « Il devient de plus en plus difficile de reconnaître une femme du peuple comme autrefois<sup>55</sup>. » L'exigence s'uniformise : cette « femme du peuple » lit des magazines, se maquille, achète des produits de beauté comme 95 % de femmes françaises le font<sup>56</sup>, utilise « quotidiennement un soin du visage » comme 87,7 % de ces mêmes femmes le font<sup>57</sup>, choisit ses marques dans les grandes surfaces ou parmi les « 200 cosmétiques de soins vendus à moins de 15 euros<sup>58</sup> ». L'usage du cosmétique est bien « à la portée de toutes

les bourses<sup>59</sup> ». Les effets d'apparence ont suivi. Le « luxe » se démocratise, sans donner, bien sûr, l'impression d'être bradé<sup>60</sup>.

Un troisième changement, non moins important, est la place donnée avec les dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle, au plaisir et au sentiment de soi dans le recours à l'objet cosmétique. Conséquence majeure, le bien-être est devenu principe d'embellissement : « Cajolez votre corps<sup>61</sup> », suggère Lancôme en 1975, « Accédez au sentiment d'intime sérénité et de bien-être<sup>62</sup> », ajoute Sothys en 1980, « Adieu les peaux sèches, bonjour les caresses<sup>63</sup> », ponctue une autre marque en 2003. Les « crèmes dou doune<sup>64</sup> », les « lèvres chouchoutées<sup>65</sup> », les « peaux cocoonées<sup>66</sup> » seraient autant de promesses. Elles imposent le plaisir au cœur des gestes, comme le font d'autres soins : « santé plaisir », « soins plaisirs », « diète plaisir », « phyto plaisir », « régime plaisir ». La protection au cœur des projets : le maquillage, par exemple, optimise l'apparence autant qu'il renforce les limites naturelles du moi, défend le sujet, le préserve d'agressions multiformes, éloigne « tout ce qui peut abîmer la peau<sup>67</sup> ». Les crèmes se font « écrin<sup>68</sup> », « bouclier cutané<sup>69</sup> », « bouclier vital<sup>70</sup> », « écran pare-chocs<sup>71</sup> », « formule contre les effets du stress et de la pollution<sup>72</sup> », toutes censées ajouter l'abri à la mise en scène, toutes censées favoriser l'épanouissement de soi. Ce qui mêle pour la première fois l'image extérieure et l'effet intérieur, le fard et le soin, sollicitude d'autant plus précieuse « qu'elle vous fait du bien<sup>73</sup> ».

L'« idéal » se prescrit d'ailleurs autrement : non plus le recours à l'argument d'autorité, l'échange vertical et indiscuté, mais l'insistance sur les choix individuels, l'accomplissement de soi. Non plus le sérieux d'élèves au travail, mais le sourire d'officiants en vacances<sup>74</sup>. L'ordre n'est plus obligé : conviction venue du dedans, il différerait avec chacun. Les personnages « exemplaires », les « vedettes », les mannequins devenus « top model » peuvent même changer de ton : ils se racontent. La « star » ne conseille plus comme dans les années 1930. Elle n'édicte plus : elle se dit, évoquant ses préférences, ses plaisirs. Estelle Lefébure, interrogée par *Votre beauté* en 2003, survole les produits qu'elle consomme pour mieux faire l'éloge d'une maquilleuse qui aurait su la distinguer comme un « cas », en percevant sa totale singularité : « Elle a vraiment compris ce que j'aime et pourtant je me connais parfaitement<sup>75</sup>. » Mathilde Seigner « vide son sac à main<sup>76</sup> » dans *Votre beauté* pour énumérer les cosmétiques qui s'y trouvent plus que pour les « imposer ».

**Ce sont plusieurs mutations que notre peau a connues dans le temps. De simple objet physique, frontière poreuse « peu » surveillée que la peau a pu être dans la tradition, elle est devenue, en plusieurs étapes, frontière décisive, saturée d'imaginaire, où se jouent autant notre bien-être que notre identité.**

46. *Les Marques alternatives de beauté*, Étude Eurostaf, Paris, 2002, p.24.

47. « La ruée sur le corps », *Cosmetica*, juillet 2002.

48. Voir *Étude du marché national des instituts de beauté*, étude Arcane, Paris, 1994, p. 15, et Cochenne M., *Corps professionnel, approche sociologique de l'univers de l'esthétique*, mémoire de DEA, Paris, EHESS, 2001, p.98.

49. « La tyrannie du corps idéal », *Le Nouvel Observateur*, 15-21 janvier 2004.

50. « La chirurgie esthétique dans tous ses états », *Doctissimo.fr*, 2004.

51. *Ibid.*

52. Enquête Ifop/Elle, juillet 2002.

53. Voir Cochenne M., *op. cit.*, p.106.

54. Une enquête de 1994 relevait une « consommation annuelle moyenne de services de soins de la personne » de 800 F par an pour les agriculteurs et les ouvriers et de 2 100 F pour les cadres. Voir *Étude du marché national des instituts de beauté*, étude Arcane, *op. cit.*, p.32.

55. Fouquet C., Kniebihler Y., *La Beauté pour quoi faire ? Essai sur l'histoire de la beauté féminine*, Paris, Messidor, 1982, p.151.

56. *Les Marques alternatives de beauté*, Étude Eurostaf, Paris, 2002, p.49.

57. *Ibid.*

58. Pradarci F., Nahamani L., Petrovic M., *La Beauté au meilleur prix. Plus de 200 cosmétiques de soins à moins de 100 francs pour entretenir votre beauté*, Paris, A. Carrière, 1999.

59. Fouquet C., Kniebihler Y., *op. cit.*, p.152.

60. Ermer G., *Victimes de la mode ? Comment on la crée, pourquoi on la suit*, Paris, La Découverte, 2004 : « Les objets de luxe sont soumis aux mêmes principes généraux de l'économie. S'ils veulent augmenter leur diffusion, ils doivent diminuer leur prix », p.180.

61. *Votre beauté*, septembre 1975.

62. *Ibid.*, janvier 1980.

63. *Top Santé*, mars 2003.

64. *Marie-France*, février 2004.

65. *Elle*, 19 janvier 2004.

66. *Ibid.*

67. *Votre beauté*, février 1970.

68. *Ibid.*, février 1995.

69. *Top Santé*, mars 2002.

70. *Santé magazine*, mars 2002.

71. *Ibid.*

72. *Votre beauté*, mars 2003.

73. *Elle*, 19 janvier 2004.

74. Les modèles des livres de beauté sont devenus systématiquement souriants, un sourire généralisé comme dans le livre de S. Bertin, *Forme, santé, beauté*, Paris, Aubanel, 2002.

75. *Votre beauté*, juillet-août 2003.

76. *Ibid.*, avril 2003.

# La peau est mon dessein

Par Bernard Andrieu

La mise en culture du corps<sup>1</sup> dans les imaginaires artistiques et scientifiques relève du projet d'incarner l'imaginaire dans la matière même de la peau. Le concept de plasticité est aujourd'hui utilisé dans cet art plastique des peaux tant pour modifier l'image du corps, que pour changer le schéma corporel. Ce texte démontre les différents sens de cet art plastique pour la définition du corps par le sujet biotechnologique. La peau a longtemps été un support esthétique alloplastique : la distinction entre la marque et le masque a pu constituer le critère pour opposer la normalité et l'idéalité esthétique<sup>2</sup>.

L'adolescent utilise sa peau pour, comme l'ont montré les travaux de David le Breton, Patrick Baudry et Xavier Pommereau<sup>3</sup>, un espace projectif et expressif : de sa chambre à son apparence, l'être adolescent se construit une identité qui doit à la fois se démarquer et se remarquer jusqu'à s'identifier dans le volume, la couleur et l'intensité de sa peau. Cette peau d'être s'indique dans le désir de muer et de se métamorphoser dans l'expérience de traverser le changement physiologique comme une mutation psychologique. La seconde peau du look pourrait contenir le désir d'identité dermique sauf dans les cas d'établir une peau à soi, comme dans la dépigmentation de Mickael Jackson, les incisions et autres traces pour éprouver une sensation d'exister.

En s'appliquant sur la peau<sup>4</sup>, le toucher n'introduit pas seulement des crèmes, des huiles essentielles et autres onguents. Il fait pénétrer en nous de l'affectivité par l'expérience même d'un environnement protecteur qui nous enrobe, formant ainsi une nouvelle clôture, imaginaire, au soi-même. L'image du corps s'augmente du soin prodigué par l'espace relationnel de la rencontre réelle avec l'autre corps. Le toucher nous oblige à recevoir des sensations par notre participation à l'espace environnant notre corps<sup>5</sup> ; cette médiation sort le corps de sa peau par l'expérience du touchant/touché, c'est-à-dire, comme le soulignaient Husserl puis Merleau-Ponty, je suis touché par l'autre au moment où je le touche par là même. Mais le touchant/touché révèle l'asymétrie sensorielle : je ressens l'autre qui ne peut ressentir ce que je ressens, sauf par empathie ou par analogie. En me touchant, l'autre me fait éprouver des sensations que l'onanisme ou l'auto-massage ne parviennent qu'à imiter de manière onirique.

Le toucher crée une peau par le soin, la marque et la trace que l'autre y appose selon des techniques plus ou moins douces. L'empreinte laissée sur la peau fixe dans la mémoire affective et psycho-physiologique du plaisir et/ou de la douleur ; cet enveloppement, que Didier Anzieu appelle le *Moi-Peau*, renforce le lien avec les autres et la construction de l'image du corps. Le toucher nous permet de nous sentir vivre, de ressentir le vivant de la chair de l'intérieur, sans attendre du langage ou du jugement d'autrui sa qualification érotique. Le toucher restaure une continuité entre notre corps et sa chair dans l'expérience même de l'asymétrie entre moi et autrui lors du touchant/touché.

Le recours au corps sensuel<sup>6</sup> valorise cette conscience corporelle dès l'auto-soin : le sentiment de notre identité vient du sentiment de contact avec son corps afin qu'il soit conscient de ce qu'il ressent. En se massant, le sujet s'observe, malgré le tabou culturel de la masturbation, en établissant une meilleure relation avec son corps car il y découvre dans les tensions de la chaîne musculaire les blocages posturaux et mentaux du schéma et de l'image corporels. La peau délimite la forme physique si bien que sa conscience matérialise l'image du corps en nous la rendant sensible. Le corps est à réinventer lorsque l'abandon, la solitude et l'incommunicabilité invitent chacun à éprouver difficilement son propre environnement corporel<sup>7</sup>.

L'apologie de la caresse<sup>8</sup> ne se réduit pas à l'érotisme ou à l'échangisme<sup>9</sup> car, malgré la dissymétrie des corps, la connaissance réciproque du toucher est source et action d'affection et pas seulement de satisfaction sexuelle. La joie tactile de l'érogénité du corps repose sur trois cercles, les organes génitaux, les régions périgénitales et les seins, et enfin toute la surface cutanée. La géographie sensuelle trouve chez le médecin et sexologue des techniques, positions et gestes. Le recours aux secondes peaux en lycra gaine le corps et ses formes<sup>10</sup> en modifiant le vécu du sujet.

La différence actuelle entre la chair et le métal<sup>11</sup>, entre le corps et l'artifice maintient le bijou dans une logique de la surface et dans une stratégie de spectacularisation de la peau et des organes. Le soi devient un bio-soi à partir du moment où la technique se retourne dans la matière pour soit s'y substituer, soit en renouveler le fonctionnement défaillant comme dans le cyborg : un nouvel imaginaire de la bio-identité vient de la possibilité dans la représentation et dans les sciences du corps que « l'objet et le sujet ne font qu'un, que le sujet devient objet<sup>12</sup> », que le désir d'un nouveau corps se réalise.

Cette collaboration du fonctionnel et de l'érogène, précise Jean-Thierry Maertens<sup>13</sup>, se comprend toujours, même dans ses nouvelles pratiques esthétiques, dans une économie et une domination sociales de la matière par les formes, les signes et les symboles idéologiques. Le bijou ne sort pas de cette dialectique matière/forme pour concilier le désir de normativité avec la socialisation artificielle de l'éros. Devenir signifiant pour l'autre n'a pas le même sens que transformer la matière corporelle pour la rendre sémantique.

1. Andrieu B., *Les cultes du corps. Ethique et sciences*, Paris, L'harmattan, 1994, p.11-20.

2. Maisonneuve J., Bruchon-Schweitzer M., « Interventions et expressions esthétiques du corps », *Modèles du corps et psychologie esthétique*, Paris, P.U.F., 1981, p.46-74.

3. Pommereau X., *Ado à fleur de peau. Ce que révèle son apparence*, Paris, Albin Michel, 2006, 13-15. SD. Lebreton ed., *L'adolescence à risque*, Paris, Autrement, 2002. Baudry P., *Le corps extrême*, Paris, L'harmattan, 1991.

4. Barras V., *Le Galeri'sTouch. Peau, objet et sujet dans le système médical galénien*, *Micrologus*, XIII, *La pelle umana*, 2005, p.55-74.

5. Touch/Toucher, *Colors* n° 28, Oct.-Nov 1998.

6. Lidell L., *Redécouvrir son corps, Le corps sensuel. The ultimate Guide to Body Awareness and self-fulfilment*, Paris, R. Lafont, 1988, p.40-49.

7. Gouttebaron S., *Du corps*, Paris, Stock, 2005. Dobzynski C., *Corps à réinventer*, Paris, La Différence, 2005.

8. Leleu G., *Le traité des caresses*, Paris, Flammarion, 1983, p.333-380.

9. Welzer-Lang D., *La planète échangiste*, Paris, La découverte, 2006.

10. Giard A., *Les secondes peaux, Le sexe bizarre. Pratiques érotiques d'aujourd'hui*, Éd. Le cherche midi, 2004, p.32-54.

Baboulin J.C., *Authentiquement immoral, Contraintes*, Ed. Alixe, 1998, p.4-11.

11. Dyens O., *Chair et métal*, Vlb Editeur, 2000, p.135-140.

12. Chatelet N., *Trompe l'œil. Voyage au pays de la chirurgie esthétique*, Paris, Belfond, 1993, p.15-16.

13. Maertens J.T., « Le dessein sur la peau », *Ritologiques*, I, Paris, Aubier, 1978, p.32.

Le bi(o)jou n'est pas une nouvelle décoration du corps que l'on porterait pour renouveler son apparence. L'incorporation est un mode insuffisant pour décrire le bi(o)jou car l'information s'y maintient comme extériorité et est intériorisée à travers la perception. La matière du corps est imprimée parce qu'elle incorpore le bijou à une logique signifiante : le bijou est inséré sur, plutôt que dans le corps, même s'il renouvelle l'image du corps en établissant un nouveau réseau sémantique entre les orifices, les seins, le nombril comme dans le cas du piercing. Comme l'ont montré Delphine Dupouy et Bruno Rouers, c'est le corps qui « décidera en dernier lieu s'il accepte ou s'il rejette l'insertion de cet objet à travers la peau, donc si le piercing deviendra un bijou ou ne restera qu'une expérience<sup>14</sup> ». Le bijou reste mécanique même s'il produit des modifications physiologiques et psychologiques chez le sujet qui le porte.

L'incarnation d'un bijou favorise une reconnaissance de soi dans l'objet corporel qui devient à la fois le symbole, le signe et l'emblème du sujet. Le bi(o)jou est une expérience qui vient modifier la composition biologique du corps et le vécu psychophysiologique de l'image et du schéma corporels. Là où le bijou traverserait la peau, l'orifice, le bi(o)jou s'insère dans le corps pour en modifier moins l'état que l'identité matérielle. Philippe Liotard démontre comment ces anatomo-sculpteurs

s'inscrivent dans l'autoaltération de soi et du lien social par le mélange des technologies et matériaux de pointe avec les usages traditionnels de marquage<sup>15</sup>. L'interaction entre le pierceur et le futur piercé introduit, selon Rachel Reckinger<sup>16</sup>, une magie sympathique entre le trou et le bijou : l'échange énergétique se communique dans le passage et dans les corps. Piercer transforme le bijou en bi(o)jou, si trouer et introduire un objet dans le corps est compris dans une symbolique bio-identitaire.

Le bi(o)jou utilise l'orifice et la porosité dermique pour produire une interface entre le monde et le corps. L'incision dans la chair n'est plus seulement, comme dans la thèse de l'identité corporelle défendue par David Le Breton, un mode souffrant de guérison. L'orifice, *Existenz* de David Cronenberg et *Matrix* le montrent, devient un lieu interactif du corps avec la machine : le branchement informatique ou chimique produit bien un bouleversement des états mentaux en précipitant le vécu corporel dans un espace vécu dans l'illusion de la

simulation. Mais la simulation n'est qu'un mode éphémère d'action du bi(o)jou car la différence entre monde réel et monde vécu virtuellement rythme alternativement la réalité et sa simulation dans un corps, avaient déjà analysé Gilles Deleuze et Felix Guattari, schizophrénique. Etant déterritorialisé par le transport virtuel, le bi(o)jou informatisé sert de relais à une mise en réseau.

Le bi(o)jou s'insère dans le corps pour y fusionner avec la matière biologique comme en témoigne la cicatrice, sorte de couture entre

la matière et l'artifice médical. Le processus d'indifférenciation de la chair-métal dans *Crash* implique « un devenir-métal de la chair, un devenir-peau du métal<sup>17</sup> ». L'érotisme de la peau incarcérée et de la tôle incorporée déforme le corps en révélant « les possibilités d'une sexualité entièrement nouvelle »<sup>18</sup>. Ces phénomènes, comme le dit Gilles Deleuze, sont de double capture, d'évolution non parallèle, et de devenirs complémentaires : le bijou se maintient contre la peau, sur la surface sans parvenir à la profondeur du pli du dedans/dehors ; le bijou reste entre le monde et moi. La nécessité des bi(o)joux provient du désir d'utiliser la cicatrice comme un pli dans lequel la prothèse, l'implant et la greffe.

La plasticité du pli de la chair assure une régénération et une réorganisation autour du bi(o)jou en détournant la fonction naturelle vers la fonctionnalité artificielle de l'implant. La différence entre plasticité esthétique, organique et génétique modifie l'usage et la signification du bi(o)jou. Par la plasticité sensorielle, le bi(o)jou modifie le vécu corporel par le dispositif, la position et les sensations qu'il produit pour le sujet, comme dans la suspension que nous analysons ici. Là où le bijou crée une sensorialité par le regard d'autrui posé sur mon corps, le bi(o)jou sensoriel cherche moins une modification de la matière qu'une modification des états vécus.

**Le bi(o)jou produit une mutation corporelle dans le contexte des nouvelles plastiques, polymorphes et ouvertes à partir de pratiques fluides, navigantes, frontales et directes<sup>19</sup>. Donna Haraway a indiqué comment « les corps sont devenus cyborgs - organismes cybernétiques -, composants de la corporalité et de la textualité techno-organique<sup>20</sup> ». Le matérialisme corporel, le corps, comme matière corporelle par excellence, est redéfini par les théories contemporaines des biosciences et des technologies de l'information : « Les organismes cybernétiques, le mélange des corps et des technologies est chose faite et constitue notre véritable habitat ou environnement<sup>21</sup> ».**

Là où le bijou traverserait la peau, le bi(o)jou s'insère dans le corps pour en modifier moins l'état que l'identité matérielle.

14. Dupouy D., Brunos Rouers, Le Piercing, un bijou (pas) comme les autres ?, dans Laure Ciosi-Houcke, Magalie Pierre, *Le corps sens dessus dessous. Regard des sciences sociales sur le corps*, Paris, L'harmattan, 2003.

15. Liotard P., Le poinçon, le lame et le feu : la chair ciselée, dans *Quasimodo*, Modifications corporelles, n° 7, 2003, p.21-35, ici p.33.

16. Reckinger R., Automutilation révoltée ou expression culturelle ? Le cas du body piercing à Rome, dans *Quasimodo*, Modifications corporelles, n°7, 2003, p 37-59, ici p.57.

17. Battestini P.M., *Pensée d'un corps, pensée d'une peau*. Crash de David Cronenberg, Ed. Dreamland, 2002, p.26.

18. Ballard J.G., *Crash !*, Le livre de poche, 1973, p.135.

19. Perrin F., Manifesto mutationniste, *Blocnotes*, n° 14 Mutations, 1997, p.89-93.

20. Haraway D., Biopolitique du corps postmoderne, trad. fr, Constitutions of self in Immune System Discourse in Simians, Cyborgs and Women. The Reinvention of Nature, Routledge, dans *Blocnotes*, n° 14 Mutations, 1991, p.33-41 ici p.39.

21. Braidotti R., La pensée féministe nomade, *Multitudes*, n° 12, 2003, p.28-38, ici p.31.

# peau & société

Par Nadine Pomarède

## La peau nous isole et nous dévoile

La peau est une frontière, une délimitation entre nous et le monde extérieur. On parle souvent de barrière cutanée, de « protection contre les agressions extérieures ». Cette enveloppe nous protège et nous isole du monde extérieur. C'est aussi un organe de communication avec les autres. À travers son aspect, les autres apprennent un certain nombre de choses sur nous, elle nous dévoile au regard des autres : la rougeur qui enflamme un visage lors d'une émotion peut nous trahir et révéler notre trouble. Mais elle peut aussi être notre vitrine : une peau saine, sans défaut, exprime la bonne santé non seulement de notre peau mais aussi de ce que l'on est intérieurement, un être sain.

De ce fait, rien n'est acquis. La peau et le corps se travaillent et se méritent : on peut être actif sur sa peau afin d'exprimer ce que l'on est réellement à l'intérieur.

## La peau parfois affichante

C'est l'organe du rapport aux autres puisque c'est l'organe du toucher. C'est le premier organe que l'on voit des autres. Cela explique que des affections cutanées puissent avoir un retentissement important sur la qualité de vie des patients.

Des échelles qui permettent de quantifier la qualité de vie des patients sont utilisées pour apprécier le retentissement d'une affection comme le psoriasis sur les activités sociales et professionnelles (refus d'aller à la piscine, ou de faire une activité physique qui risque de montrer aux autres des plaques disgracieuses). Même ressenti pour une affection comme le vitiligo qui n'est pourtant qu'une « différence de couleur », une dépigmentation plus ou moins localisée de la peau. Ces affections cutanées affichantes soulèvent souvent des questions blessantes de la part de l'entourage des patients (est-ce contagieux ?), plus dur encore le regard des autres où se lit le dégoût ou le regard réprobateur (comment ose-t-on sortir comme ça ?). Il en résulte un sentiment d'exclusion sociale difficile à supporter pour le patient, des sentiments de gêne, voire de honte qui ne sont pas proportionnels à la sévérité ou à l'étendue des lésions cutanées. L'image de soi est souvent altérée, on se sent moins sûr de soi, le repli sur soi-même est une tentation<sup>1</sup>.

Ainsi, on évalue que le ressenti d'une affection cutanée dite bénigne comme le psoriasis est aussi important que pour des affections graves pouvant mettre en jeu le pronostic vital de l'individu comme les cancers, les maladies cardio-vasculaires ou le diabète.

## Augmenter l'estime de soi grâce aux cosmétiques

La peau, notamment découverte comme celle du visage, est en permanence visible de tous. Améliorer et embellir son aspect est loin d'être aussi futile qu'on pourrait le croire. Une étude récente<sup>2</sup> a montré l'action des cosmétiques sur le système nerveux autonome. Ainsi quand on présente à des observateurs des images de femmes maquillées, ceux-ci voient leurs pulsations cardiaques diminuer, ce qui démontre l'action du système nerveux autonome. D'autres études montraient les effets positifs des produits cosmétiques sur le système endocrinien et immunitaire.

Les cosmétiques permettent d'augmenter l'estime de soi et la sensation de bien-être. Dans certains services hospitaliers, grands brûlés ou centres de cancérologie, des cabines de soins esthétiques et de maquillage existent et permettent aux malades de retrouver confiance en eux. Apprendre à maquiller une cicatrice ou corriger des altérations de pigmentation de la peau fait partie intégrante des soins dans les centres des grands brûlés.

## Peau : interaction intérieur/extérieur

La lecture de la peau nous apporte des renseignements essentiels sur le comportement de chacun par rapport à son environnement. Par exemple, un patient qui abuse de l'exposition solaire ou qui a présenté des coups de soleil importants dans l'adolescence présente des taches pigmentées qui sont le témoin cicatriciel de ces abus. Avec des conséquences médicales car ce patient a des risques plus élevés de cancers cutanés et nécessite donc une surveillance accrue de sa peau. Autre exemple : une peau grise, un teint brouillé traduisent une consommation excessive et prolongée du tabac.

Les activités métaboliques de cet organe ne peuvent être dissociées du fonctionnement de l'ensemble de l'organisme. La peau est ainsi le reflet du fonctionnement de notre organisme : une carence en vitamines comme la vitamine C (scorbut) mais aussi un déficit en hormones comme l'hypothyroïdie se traduisent par des signes cutanés qui peuvent révéler l'affection.

Plus grave, dans des situations d'urgence extrême comme un choc lié à une infection généralisée par exemple, la pâleur de la peau est un des signes les plus précoces du choc.

## Peau et interaction avec le cerveau : des liens privilégiés

### Peau et cerveau : un véritable dialogue

Les liens privilégiés de la peau avec le cerveau commencent dès les premières semaines de la vie. Ces deux tissus, nerveux et cutanés, ne s'individualisent qu'après plusieurs semaines de développement de l'embryon. Il en reste des liens forts et une communication permanente entre ces deux organes. La découverte dans la peau de neuromédiateurs fabriqués par les cellules cutanées démontre les possibilités de la peau de fournir des informations au cerveau et réciproquement<sup>3</sup>. Ainsi, c'est un véritable dialogue qui existe entre peau et cerveau. Toutes les modifications cutanées

2. Pössel, Ahrens, Hautzinger. « Influence of cosmetics on emotional, autonomous, endocrinological, and immune reactions », *International Journal of Cosmetic Science*, 2005, n° 57, p.343-349.

3. Misery L., *La peau neuronale ou les nerfs à fleur de peau*, Ellipses, 2001.

1. Dr Pomey-Rey D., *La peau et ses états d'âme*, Éditions Marabout, 1999.

comme la sudation, la régulation de la température interne, la dilatation des vaisseaux sont modulés par les neuromédiateurs.

La découverte des neuromédiateurs permet aussi d'expliquer de façon scientifique des faits connus depuis longtemps comme l'aggravation d'un eczéma en période de stress ou des poussées de psoriasis (qui est considéré aujourd'hui comme une maladie auto-immune) au détour d'un choc psychologique.

#### **Peau et neuro-sensorialité**

Lors de l'application d'un cosmétique sur la peau, différents messages positifs sont envoyés au cerveau : une texture agréable, qui pénètre facilement et laisse une peau douce, dégageant un parfum subtil sont autant de messages qui vont être décryptés par le cerveau<sup>4</sup>. La polynéurosensorialité s'attache à mesurer de façon scientifique et fidèle l'impact des cosmétiques en visualisant leurs effets sur le cerveau au moment de leur application. L'IRM fonctionnelle permet de suivre à la trace les différentes zones activées (modification du flux sanguin) lors d'un stimulus olfactif, visuel ou tactile. On peut ainsi obtenir des sensations globales sophistiquées après application d'un cosmétique. De même, il a été démontré que des massages corporels prolongés avec des crèmes corticoïdes donnaient de meilleurs résultats que l'application de la crème simple sans massage chez des enfants atteints de dermatite atopique (eczéma constitutionnel).

#### **Frontière entre peau saine et peau pathologique**

Notre métier de dermatologue évolue beaucoup. Désormais notre fonction ne se limite plus au diagnostic et au traitement des pathologies. Nous examinons aussi les peaux saines (surveillance des naevi) et nous sommes consultés pour l'entretien cosmétique de la peau et la correction esthétique du vieillissement cutané.

#### **Des outils plus performants**

Cette évolution est possible parce que nous disposons aussi d'outils plus performants qui nous permettent d'examiner la peau saine (dermatoscope pour apprécier le relief, les couleurs et la taille des naevi) mais aussi des appareils qui nous permettent d'évaluer la densité, l'élasticité ou le relief cutané. Le dermatologue est en train de passer de l'âge de pierre (« oui, madame, votre peau manque de fermeté en pinçant la peau entre pouce et index ») à une lecture scientifique de la peau saine : « voici l'image de votre peau, voyez le relief cutané » avec pour prolongement de ce diagnostic la possibilité de surveiller l'évolution de naevi par exemple, mais aussi d'apprécier l'efficacité de nos traitements cosmétiques (hydratation de la peau entre autres...)

#### **L'approche des dermatologues a évolué**

Le dermatologue ne soigne plus seulement la peau malade ; il est aussi consulté pour surveiller une peau saine (dépistage des cancers cutanés) mais aussi pour améliorer la peau saine, l'embellir, la rendre encore plus séduisante, plus éclatante. Avoir une belle peau est considéré comme un atout important dans la réussite professionnelle et personnelle. On consulte désormais le dermatologue pour mieux connaître son type de peau (grasse, mixte, sèche, sensible) pour avoir des conseils sur l'hygiène (type de produits pour démaquiller son visage, produits de nettoyage

du corps), choisir les produits de soins les plus adaptés à sa peau (je suis unique) et prévenir le vieillissement cutané. Il s'agit d'avoir une belle peau, saine, sans défaut, que le maquillage mettrait naturellement en valeur sans la camoufler. Une étude italienne de 2 000 personnes a essayé de dresser le profil des patients en dermatologie qui étaient désireux d'entretenir leur peau. Il s'agit avant tout de femmes (presque 90 %), jeunes (moins de 45 ans pour la moitié d'entre elles) qui mènent une vie saine et qui prennent soin de leur peau<sup>5</sup>.

Avoir une belle peau semble synonyme de peau saine d'après une étude<sup>6</sup> qui montre que les standards de la beauté sont remarquablement concordants indépendamment de la race, de la nationalité ou de l'âge. Les psychologues de l'évolution suggèrent que ces caractéristiques relient toutes de la santé. Cela signifie que l'on juge attrayants des traits corporels qui suggèrent la bonne santé (et sous-jacent le potentiel de reproduction).

Mais la frontière entre le conseil médical et le conseil cosmétique est très ténue. En effet, lorsque, à l'occasion de l'examen des naevi d'un patient, on lui conseille un indice de protection adapté à son phototype, s'agit-il de cosmétique ou d'un geste santé ?

#### **Prescription des cosmétiques : le prolongement voire un élément important de notre prescription médicale.**

Voyons en détail trois exemples de pathologies où nous prescrivons des cosmétiques : l'acné, l'eczéma constitutionnel et en cas de lésions affichantes ou de cicatrices.

Dans le cas de l'acné, la prescription de cosmétiques ou de conseils d'hygiène s'ajoute à la prescription du traitement médical. Ces jeunes patients ont souvent peur de faire des erreurs d'hygiène qui seraient responsables de poussées.

En cas d'eczéma atopique qui touche une population très jeune (avant tout les nourrissons et enfants) à laquelle peut s'ajouter une population adulte qui continue à présenter une peau sèche chronique. Le prurit est constant dans cette affection, entretient les lésions et diminue la qualité de vie. À côté de l'ordonnance classique de médicaments (corticoïdes locaux, voire antibiotiques si surinfection, et plus récemment immunosuppresseurs locaux pour les formes sévères), ces patients nécessitent une véritable prise en charge cosmétique. Ce sont des patients ayant une sécheresse constitutionnelle : mieux leur peau sera hydratée, moins on aura de poussées. Il va s'agir de lutter contre la sécheresse entre les poussées en utilisant des produits d'hygiène non agressifs (savons surgras, syndet liquide, huile nettoyante) mais aussi des produits hydratants qui restaurent la barrière cutanée et le film hydro-lipidique de surface voire de compléments alimentaires, à type de probiotiques.

Enfin, dans certaines affections, nous ne disposons pas de traitements efficaces. C'est le cas pour des affections aussi différentes que le vitiligo, certains angiomes, ou des cicatrices résiduelles après brûlures, chirurgie, post-laser. On sait désormais que dans toutes ces circonstances, il est important de restaurer l'image de soi. Dans ces cas, la prescription d'un maquillage correcteur de qualité est un acte thérapeutique à part entière car il permet d'améliorer la qualité de vie des patients.

Enfin, un autre exemple où nous prescrivons des cosmétiques : la protection solaire. Les cas de cancers cutanés liés à l'exposition solaire sont en augmentation constante. La prévention solaire est devenue un sujet

4. Barkat S., Thomas-Danguin T., Bensafi M., Rouby C. and Sicard S., « Odor and color of cosmetic products: correlations between subjective judgement and autonomic nervous system response ». *International Journal of Cosmetic Science*, 2003, n° 25, p.273-283.

5. Sparavigna A., Di Pietro A. and Setaro M., « Healthy skin, significance and results of an Italian study on healthy population with particular regard to « sensitive » skin », *International Journal of Cosmetic Science*, 2005, n° 27, p.327-331.  
6. Fink B. and Neave N., « The biology of facial beauty », *International Journal of cosmetic science*, 2005, n° 27, p.317-325.

Entretenir sa peau, mais aussi la rajeunir ou la raffermir, ne concerne pas que le visage. Le corps aussi doit être mis en valeur.

de santé publique. Les dermatologues sont au centre de cette prévention ; faire examiner ses naevi est devenu un motif fréquent de consultation. À cette occasion, nous redonnons des conseils pour une meilleure utilisation des protections solaires mais aussi nous insistons sur les indices de protection les plus adaptés à chaque type de peau (phototype).

#### La valorisation du corps

Entretenir sa peau, mais aussi la rajeunir ou la raffermir, ne concerne pas que le visage. Le corps aussi doit être mis en valeur. Il peut être façonné. Un corps musclé et une peau lisse sont autant d'atouts.

Sur des zones du corps particulièrement touchées par le vieillissement comme la face interne des cuisses et des bras mais aussi devant l'affaissement d'une poitrine après plusieurs grossesses, nous avons une demande importante de traitements raffermissants afin de retrouver une peau plus élastique, plus tonique, en un mot plus jeune.

La couleur de la peau aussi est importante et une peau bronzée reste encore le signe d'une peau en bonne santé, saine et éclatante, malgré tous les conseils de prudence réitérés par les dermatologues. Sur peau noire, au contraire, la demande d'éclaircissement de la peau est toujours très forte. Les produits médicamenteux utilisés sont des produits à base de crèmes corticoïdes et/ou d'un produit dépigmentant, l'hydroquinone. Des crèmes cosmétiques à visée éclaircissante sont également vendues dans les magasins spécialisés. Là encore on veut modifier sa peau, agir sur sa couleur afin de correspondre au mieux à ce que l'on estime la norme : une peau plus claire.

Le corps peut être orné et mis en scène : voyez l'engouement pour le tatouage mais aussi le piercing. De plus en plus, on veut façonner son corps, mais on veut le faire avec le maximum de sécurité. Il n'est pas rare que l'on nous questionne avant de se lancer dans un tatouage. On nous pose des questions autour de l'asepsie, des éléments importants à demander avant tout tatouage : stérilisation du matériel, aiguille à usage unique par exemple. Tatouages que l'on est de plus en plus amené à enlever car à un moment de leur vie personnelle ou professionnelle, le tatouage ne correspond plus à ce qu'ils vivent, ou risque de choquer leur entourage. Les lasers pigmentaires permettent en quelque sorte de « gommer » sans trace le tatouage.

**La peau est donc un organe complexe, qui nous sert d'interface pour communiquer aux autres des informations sur notre être profond. D'où cette volonté croissante de le former à notre image, de le façonner, de le transformer, de sorte que notre image extérieure corresponde à ce que nous vivons intérieurement.**

# Les parures cutanées : apport de l'anthropologie

Par David Le Breton

La condition humaine est corporelle. Matière d'identité au plan individuel et collectif, le corps est l'espace qui se donne à voir et à lire à l'appréciation des autres. C'est par lui que nous sommes nommés, reconnus, identifiés à une appartenance sociale. La peau enclôt le corps, les limites de soi, elle établit la frontière entre le dedans et le dehors de manière vivante, poreuse, car elle est aussi ouverture au monde, mémoire vive. Elle enveloppe et incarne la personne en la distinguant des autres, ou en la reliant à eux, selon les signes utilisés. Dans nos propres sociétés individualistes quiconque ne se reconnaît pas dans son existence peut intervenir sur sa peau pour la ciseler autrement. Agir sur lui revient à modifier l'angle de la relation au monde. Tailler dans la chair c'est tailler une image de soi désirable en en remaniant la forme. La profondeur de la peau est inépuisable à fabriquer de l'identité. Sa texture, sa couleur, son teint, ses cicatrices, ses particularités (grains de beauté, etc.) dessinent un paysage unique. Elle conserve, à la manière d'archives, les traces de l'histoire individuelle comme un palimpseste dont seul l'individu détient la clé : traces de brûlures, de blessures, d'opérations, de vaccins, de fractures, etc. À telle enseigne que des marques délibérément ajoutées deviennent des signes d'identité arborés sur soi. Le corps est l'interface entre la culture et la nature, entre soi et l'autre, entre le dehors et le dedans.

La peau est une surface d'inscription du sens et du lien. Elle est une porte que l'on ouvre ou ferme à son gré, et parfois même à son insu. Écran où l'on projette une identité rêvée, en recourant aux innombrables modes de mises en scène de l'apparence régissant nos sociétés, elle enracine le sentiment de soi dans une chair qui individualise. Instance frontière qui protège des agressions extérieures ou des tensions intimes, elle donne à l'individu le ressenti des limites de sens qui l'autorisent à se sentir porté par son existence et non en proie au chaos ou à la vulnérabilité. Le rapport au monde de tout homme est une question de peau et de solidité de la fonction contenante. Les marques corporelles sont bien des butées identitaires, des manières d'inscrire des limites de sens à même la peau. Sans doute aussi anciennes que les hommes, surtout sous leur forme provisoire renvoyant aux manières de se coiffer ou de décorer sa peau avec des pigments naturels, elles participent de l'appropriation symbolique de soi et du monde environnant.

La peau a été bien étudiée par l'anthropologie notamment par les signes que les sociétés humaines y apposent. Ces signes sont des traces de démarcation avec la nature et les autres communautés d'appartenance, ou la recherche d'une singularité personnelle dans une trame

## Le corps paré dit le monde, il en est un écho symbolisé.

commune. Ils sont susceptibles de revêtir maintes significations, parfois simultanées : sexualisation, passage à l'âge d'homme, beauté, décoration, érotisme, fécondité, valeur personnelle, hiérarchie, protection, divination, propitiation, deuil, stigmaté, etc. Ils sont indélébiles ou provisoires. Les peaux claires sont plus propices au tatouage d'où ils ressortent mieux que sur les peaux sombres où les scarifications, en revanche, sont mises en évidence. Les couleurs revêtant le corps ont souvent une signification précise, elles connotent des forces particulières, le lien avec les ancêtres, des dieux, une classe d'âge ou symbolisent la joie, le deuil, la santé, etc. Les lieux du corps ainsi investis sont marqués, modifiés ou soustraits selon leur statut aux yeux du groupe, selon qu'ils sont ou non recouverts par des vêtements. Ce sont des marques que le plus souvent il importe de voir. On ajoute au corps (tatouage, maquillage, scarification, bijou, implant sous cutané, laquage des dents, incrustation dentaire, etc.), on soustrait (circoncision, excision, infibulation, épilation, mutilation, perforation, arrachage ou limage de dents, etc.), ou on façonne l'une ou l'autre de ses parties (cou, oreilles, lèvres, pieds, crâne). Les scarifications sont déprimées ou en relief, elles sont parfois la première étape de l'insertion

sous la peau d'un objet quelconque : un objet en bois, un os, un fragment d'ivoire, un coquillage, une pierre, une griffe, etc.

Le signe corporel, le tatouage, par exemple, a une valeur identitaire, il dit au cœur même de la chair l'appartenance du sujet au groupe, à un système social, il précise les allégeances religieuses, il humanise à travers une mainmise culturelle dont la valeur redouble celle de la nomination ou de l'appartenance sociale. Au sein de certaines sociétés, le signe renseigne sur l'inscription de l'homme dans une lignée, un

clan, une classe d'âge ; il indique un statut et affermit l'alliance. Impossible de se fondre dans le groupe sans ce travail d'intégration que les signes cutanés impriment dans la chair. Les marques corporelles sont parfois les mêmes pour les membres de la communauté, par exemple certaines pour tous les hommes, d'autres pour les femmes. Les signes cutanés redoublent alors l'identité sexuée. La peau masculine affiche plutôt la bravoure, les actions d'éclat, etc. Là où celle des femmes privilégie la fécondité, la séduction, etc. Mais ailleurs les marques sont singulières et chaque membre de la communauté façonne celles qu'il préfère ou celles qu'il a méritées grâce à ses exploits de guerre ou de chasse. Les Maoris, par exemple, connaissaient parfaitement leur tatouage facial (le moko), ils s'en servaient autrefois en guise de signature lors des premiers contacts avec les Européens. Ou bien ce sont les artisans de ces marques qui renouvellent leurs œuvres selon leur inspiration et la personne ouvragée. Ainsi, dans le Pacifique, les formes du tatouage ne sont pas les mêmes pour les individus car le tatoueur est un artiste capable d'innover autour de motifs traditionnels. Par ailleurs, selon leurs moyens ou leur demande, ils ne portent pas les mêmes figures. Le corps paré dit le monde, il en est un écho symbolisé. Dans les sociétés traditionnelles les signes corporels immergent symboliquement la personne dans son collectif.

À l'inverse, dans une société d'individus comme la nôtre, la collectivité d'appartenance ne fournit plus que de manière allusive les modèles ou les valeurs de l'action. L'acteur lui-même est le maître d'œuvre qui décide de l'orientation de son existence. Le sens s'individualise. Le monde, dès lors, est moins l'héritage incontestable de la parole des aînés ou des

usages traditionnels qu'un ensemble disponible à sa souveraineté personnelle moyennant le respect relatif de certaines règles. La signification de l'existence est une décision propre de l'individu et non plus une évidence culturelle. Le désinvestissement des systèmes sociaux de sens amène à une centration accrue sur soi. Le repli sur le corps, l'apparence, les affects, est un moyen de réduire l'incertitude en cherchant des limites symboliques au plus proche de soi. Il ne reste plus que le corps auquel l'individu puisse croire et se rattacher. La peau qui enserrait le monde social à l'intérieur de frontières relativement précises et cohérentes donnant au lien social un point d'appui et des repères prévisibles est aujourd'hui trouée de toute part. Si la peau du monde se relâche, le sujet, à l'inverse, se replie dans la sienne pour tenter d'en faire son refuge, un lieu qu'il contrôle à défaut de contrôler son environnement. Il s'agrippe à son corps pour se procurer les limites de sens nécessaires à la poursuite propice de son existence. La relation au corps est désormais celle à un objet nourrissant la représentation de soi. Le sceau de la maîtrise est le paradigme de la relation au corps propre.

La recherche d'une transcendance par le corps implique sa transformation en une forme choisie. La dispersion des signes visibles sur le paysage cutané accomplit la métamorphose, la jubilation d'être dans l'air du temps et de bénéficier d'un look favorable. La peau est entrée dans le registre de l'hypervisibilité, *medium* qui affiche le message de la présence de l'acteur à travers les signes cutanés, capillaires ou vestimentaires qu'il diffuse comme un brevet d'existence. Pour beaucoup, vivre se confond avec la tâche de communiquer en permanence sur soi en arborant des emblèmes.

L'enveloppe de signes ajoutés par l'acteur remanie une chair revendiquée désormais de manière stéréotypée comme sienne, en opposition à celle des parents, à la religion, à la société, etc., selon le discours tenu. Dans tous ces cas, il s'agit d'en prendre enfin possession, d'advenir à soi à travers une sorte de signature symbolique. Ainsi pour nombre de jeunes la marque est vécue comme une manière de se singulariser, de broder un motif personnel sur l'étoffe collective, de signer ainsi leur présence au monde. Non seulement de se détacher symboliquement de leurs parents en prenant possession de leur corps, en faisant leur affaire de leur peau, mais en ayant désormais quelque chose d'inaliénable.

Pour les générations les plus jeunes, le goût du piercing ou du tatouage est un mélange ambigu de revendication d'originalité et de soumission aux attitudes conformes d'une classe d'âge. Il s'agit de trouver une manière personnelle de s'affilier à la foule et de s'en détacher discrètement aux yeux de ceux dont le regard compte. Tentative de se différencier, d'établir une frontière entre soi et les autres, tout en ménageant des passerelles pour ne pas se perdre dans la solitude. Le signe corporel a souvent pour l'adolescent une tâche de différenciation des parents et d'assimilation aux pairs. D'où ce discours contradictoire et ambivalent où l'adolescent affirme avec complaisance sa radicale singularité grâce à son signe, tout en soulignant dans le même propos que sa marque est à la mode ou que sa meilleure amie porte la même ou que le leader d'un groupe de rock l'arbore sur son bras.

Les marques corporelles de nos sociétés sont à l'opposé de celles des sociétés traditionnelles, même si elles en miment le principe, accompagnées souvent de la revendication enthousiaste de l'acteur. Dans nos sociétés, elles sont individualisantes, elles signent un sujet singulier dont le corps n'est pas relieur à la communauté et au cosmos comme il l'est dans ces sociétés, mais à l'inverse une affirmation de son irréductible individualité.

La marque traditionnelle est affiliation de la personne comme membre à part entière de sa communauté d'appartenance ; dans nos sociétés, elle affiche la différence du corps propre, coupé des autres et du monde, mais lieu de liberté. L'individu qui choisit un tatouage ou un piercing dit sa dissidence d'individu, sa quête de différence, là où le membre d'une société traditionnelle proclame son affiliation à une totalité symbolique d'où il ne saurait se soustraire sans se perdre.

Si la peau est une voie de salut pour les uns, elle est pour les autres l'écran insupportable qui les empêche d'exister sans avoir à rendre compte, et maintient une tension intolérable. D'où le surgissement d'autres marques corporelles touchant surtout les adolescentes dans un geste de refus : les incisions délibérées dans un contexte de souffrance personnelle. Geste polysémique dont j'esquisse quelques éléments d'analyse en contrepoint aux parures ludiques dont j'ai parlé ci-dessus, mais dont l'une des significations est le refus inconscient d'être enfermé dans un corps toujours en représentation, assigné à une identité insupportable face à un monde où l'on ne se reconnaît pas. Les incisions sont une volonté de s'arracher à un corps qui épingle à soi, de se dépouiller d'une peau qui colle douloureusement au regard des autres. Tentative symbolique de briser l'image. Biffure de soi comme on raye une phrase malencontreuse. Le corps est en trop et il enferme en soi à la manière d'une prison d'identité.

Les entames corporelles interviennent dans une situation de souffrance et d'impuissance, d'impossibilité de mettre la tension hors de soi. Face à la paralysie de toute possibilité d'action, elles rétablissent une ligne d'orientation, elles ramènent l'individu au sentiment de sa présence. Acte de passage (et non passage à l'acte comme le dit la psychanalyse) souvent lucide sur le moment ou l'après-coup, franchissement *in extremis* d'une passe dangereuse, les scarifications sont une manière de négocier un entre-deux intolérable. La douleur, l'incision, le sang endiguent le trop-plein d'une souffrance débordante et écrasante et rappellent au sujet qu'il est vivant à travers la brutale sensation d'existence ainsi provoquée. L'impossibilité de sortir de la situation par le langage force le passage par le corps pour décharger la tension. La trace corporelle porte la souffrance à la surface de soi, là où elle devient visible et contrôlable. On l'extirpe d'une intériorité qui paraît comme un gouffre. Ultime tentative de se maintenir au monde, de trouver une prise. La douleur physique est une butée symbolique opposée à une souffrance indicible et écrasante.

**Pour conclure, l'anthropologie a surtout abordé la question des marques corporelles, d'innombrables travaux en attestent. Les entames corporelles, qui sont comme des biffures du corps, sont un champ d'analyse relativement nouveau.**

# Regards anthropologiques sur la peau

Par Gilles Boëtsch

L'anthropologie biologique s'intéresse aux processus d'évolution (temps) et de diversité (espace) au sein de l'espèce humaine. Ces processus ne peuvent se comprendre que par la connaissance fine des interactions constantes entre paramètres biologiques et facteurs culturels. Si notre discipline porte un tel intérêt à l'objet « peau », c'est que celui-ci se situe justement au centre d'interfaces multiples puisque la peau est à la fois une enveloppe protégeant le corps, un objet biologique et un marqueur identitaire (i.e. social et culturel). En effet, la peau constitue un marqueur identitaire à plusieurs niveaux de lecture ; tout d'abord celui de sa qualité colorée qui marque à la fois des appartenances à des groupes « ethniques » ou sociaux (bronzé vs hâlé), ensuite celui de sa texture qui peut marquer l'appartenance à une classe d'âge, enfin celui des transformations temporaires ou permanentes que l'individu subit ou choisit. Si la peau renvoie à une classification en termes de couleur, de forme (fermeté ou relâchement), de texture (douce ou rêche) et bien sûr à un état d'âge (l'aspect lisse ou ridé), elle peut être également glabre ou pileuse, la pilosité étant elle-même investie de significations symboliques. La peau apparaît inséparable du cycle de vie, qui en modifie progressivement l'aspect (passage d'un état lisse à un état ridé, de la fermeté au relâchement ; apparition de taches cutanées).

La peau contient aussi des informations identitaires individuelles comme les dermatoglyphes (empreintes digitales) qui renvoient à la biométrie. Au niveau immunitaire, elle constitue le plus vaste organe du corps qui le protège contre l'extérieur. Elle est ainsi une défense efficace contre les agressions d'agents pathogènes ou climatiques comme le froid ou le soleil. La peau est une frontière, une zone d'interface : c'est bien un objet bioculturel qui permet la communication entre le corps biologique et l'environnement naturel (soleil, neige, eau) anthropisé (pollution). La peau subit des agressions de la part de l'environnement qui tentent d'être réparées par des techniques de soins corporels lorsque les capacités d'autoréparations sont altérées ; ces pratiques reflètent toujours la conception que l'individu a de son propre corps et, parallèlement, celle que la société propose aux individus par des normes. L'enveloppe charnelle comporte souvent des inscriptions particulières, des marques ou des traces, que l'individu subit ou choisit. L'individu peut être atteint de pathologies cutanées (syphilis, eczéma...) ou de malformations du tégument, mais il peut également vouloir transformer son épiderme par le tatouage, le bronzage, ou au contraire en l'éclaircissant. La peau apparaît donc comme un lieu de confrontation entre biologie et société.

Les sociétés modernes ont mis en place de nouveaux savoirs basés sur un développement exponentiel de la connaissance scientifique et de ses applications technologiques. Ces savoirs ont intégré le domaine de la médecine<sup>1</sup>, mais pas exclusivement. Les avancées de la connaissance biomédicale conjuguées à l'adoption de nouveaux modes de vie, la prolongation de la durée de la vie humaine, le rejet du religieux « classique » et de grands projets politiques ont donné au corps un nouveau statut. Conservé plus longtemps, le corps doit désormais procurer du bien-être, devenir un objet de satisfaction, de plaisir et de désir, voire de fierté.

### Peau et couleur

La couleur du corps humain possède une très grande variabilité. Au sein d'une même population, voire d'une même famille, les nuances peuvent être importantes. Entre groupes humains appartenant à des zones géographiques différentes, la couleur de la peau constitue une adaptation génétique au milieu (climat, alimentation...). Les anciennes classifications des groupes humains en fonction de la couleur de leur peau, qui distinguaient seulement les Noirs, les Blancs et les Jaunes, ne correspondent pas à des procédures scientifiques. On sait, depuis déjà le XIX<sup>e</sup> siècle, que la palette des couleurs retrouvées au sein des populations humaines est

nettement plus étendue. Les couleurs de la peau se distribuent selon des clines géographiques et ne sont pas l'expression de taxons. Cette diversité provient de la variation de proportion de deux types de mélanine chez chaque individu. En effet, si les mélanocytes ont la capacité de fabriquer deux types de mélanine (phéomélanine et eumélanine), c'est évidemment le programme génétique de chacun qui va déterminer les proportions de chacun d'entre eux.

On sait que les populations à peau blanche possèdent en proportion importante des pigments de phéomélanine de couleur jaune/rouge alors que les populations à peau noire sont principalement pourvues en eumélanine de couleur brune à noire. Les Asiatiques, quant à eux, possèdent un mélange des deux types de pigment. C'est cette hétérogénéité qui serait responsable des irrégularités de pigmentation fréquemment observable chez les Asiatiques lorsqu'ils s'exposent au soleil.

Bien que peu protégées contre les UV par le faible taux d'eumélanine, les populations à peau blanche recherchent aujourd'hui un teint hâlé, teint qu'elles peuvent obtenir par l'exposition au soleil sur les plages ou par des séances de bronzage artificiel. Auparavant, la peau blanche unie était un signe de perfection

du corps, une promesse de douceur au toucher et le support d'érotisme (comme le montre la peinture orientaliste) tandis que la peau halée était associée aux labeurs effectués à l'extérieur. Dans les représentations sociales actuelles, la peau bronzée (à condition de respecter certaines règles concernant une égale répartition du bronzage sur le corps) devient un signe de liberté et de loisirs et renvoie à l'image d'une vie « saine ».

Le premier modèle prévaut dans les populations à peau foncée ou noire, ainsi que dans les populations asiatiques pour lesquelles la qualité du corps est d'être le moins foncé possible, d'où le succès des produits éclaircissant le teint aux USA (depuis les années 1945), puis en Afrique (depuis 1960 environ), et enfin, chez les populations africaines immigrées en Europe. Cette technique vient d'Asie, où les femmes se sont toujours protégées par des vêtements, des crèmes, et par la pénombre des logements, des effets néfastes attribués au soleil.

### L'esthétique de la peau : entre corps spectacle et marquage identitaire

La peau est une surface qui doit posséder certaines qualités pour être jugée belle. Elle bénéficie ainsi d'attentions particulières, à la fois récurrentes et différentes selon les sociétés. Les pratiques hygiéniques, les soins corporels, les pratiques alloplastiques (maquillage) et autoplastiques (tatouage, piercing et scarification) obéissent à différentes logiques sociales. En tout cas, la peau est aussi la condition d'acceptabilité du corps car... comment vivre sans peau ?

Lorsqu'on exhibe son corps, on exhibe sa peau. Un jeu subtil s'opère : cachée, montrée, suggérée à travers le port du vêtement<sup>2</sup>, la peau dégage de l'érotisme en représentant la première parure du corps. Notre société aime produire des images de corps. Les gravures, les magazines, les photographies, les cartes postales, puis le cinéma furent les premiers diffuseurs de quantités importantes d'images corporelles. Aujourd'hui, la télévision et encore plus le « Net », démultiplient chaque jour la diffusion d'images de corps à travers le monde. Ces images sont multiples : visages de chanteurs, corps de sportifs, corps esthétiques et, bien sûr, érotiques et pornographiques.

Aujourd'hui, l'esthétique corporelle se construit grâce à des référentiels et à des normes construites par le social. Des corps virtuels sont donnés à contempler dans notre vie quotidienne à travers les images publicitaires. Ils participent à la construction d'un monde fantasmé visant surtout à provoquer une consommation des produits contribuant à l'embellissement corporel sous toutes ses formes (vêtements, produits de soin...). Par exemple, le corps culturiste est dans un premier temps perçu comme un corps voulant répondre aux normes esthétiques d'une société qui exige un corps sain et ferme, sans défauts et à l'allure sportive. Grâce à la détention d'un tel corps, les individus deviendraient d'avantage sûrs d'eux et posséderaient les « armes » pour affronter les contraintes du social. Le modelé de leur corps et la perfection de leur peau constituent alors un critère de qualité, de sûreté et de pureté. Mais l'excès d'efforts et d'anabolisants pousse vite le corps – surtout féminin – dans ses extrémités et le transforme alors en corps paroxystique, c'est-à-dire en objet de curiosité, en objet de foire, l'envoyant dans la catégorie des *freaks*<sup>3</sup>.

L'exercice musculaire n'est pas le seul moyen de transformer le corps ; la chirurgie en est un autre. Comme l'exercice musculaire, la chirurgie se fixe comme objectif de rendre le corps compatible aux normes esthétiques de la société, essentiellement en termes d'érotisme. La classe aisée américaine l'utilise depuis quelques années ; cette pratique a été aussi développée en Europe. Dans certains pays, comme le Brésil – dépassé aujourd'hui par l'Argentine –, on constate une surconsommation de la chirurgie esthétique y compris dans les classes économiquement très

2. Borel F. *Le vêtement incarné, les métamorphoses du corps*. Paris ; Calmann-Lévy. 1992.

3. Roussel P., *Le corps féminin culturiste. Approche sociologique d'une génération de femmes culturiste* (Thèse), Doctorat de l'Université de la Méditerranée Discipline Sciences et techniques des activités physiques et sportives (Sous la direction du Prof. Jean Griffet). Université de la Méditerranée - Aix-Marseille II. (soutenue le 19 Octobre 2000).

1. Shilling C., *The Body and Social Theory*, London, Sage, 1993.

Conservé plus longtemps, le corps doit désormais procurer du bien-être, devenir un objet de satisfaction, de plaisir et de désir, voire de fierté.

Regards anthropologiques sur la peau

## Démarche individuelle, la chirurgie n'en demeure pas moins dictée par des normes sociales pesantes en matière d'esthétique.

moyennes : les jeunes filles brésiliennes se font refaire la poitrine et surtout le fessier dès qu'elles le peuvent. Le discours produit sur ce type de corps est révélateur d'un changement culturel assez récent : face au corps de femmes anorexiques devenu un « canon » dans l'univers de la haute couture, une certaine forme de chirurgie du corps souligne bien que ce ne serait pas toujours l'harmonie du corps qui provoquerait l'excitation, mais l'hypertrophie de certaines parties de celui-ci (les seins, les fesses, les lèvres).

La chirurgie ne modifie pas que le corps ; elle peut aussi changer le visage, c'est-à-dire une identité immédiatement visible. Démarche individuelle, elle n'en demeure pas moins dictée par des normes sociales pesantes en matière d'esthétique. Elle vise à transformer une image de soi jugée désagréable en une image plus conforme à ce que l'on voudrait être en apparence, c'est-à-dire essentiellement répondre au souci ne pas se voir vieillir<sup>4</sup>, de demeurer jeune et beau. Le corps ainsi modifié peut

alors devenir un objet d'exhibition qui s'offre au regard d'autrui. Certaines patientes ne se privent pas d'utiliser le Net pour montrer, à qui veut le voir, les différentes phases de modification pour témoigner que la transformation corporelle représente aussi une démarche artistique<sup>5</sup>.

Cela souligne que le corps est perçu, et en tout cas exhibé, comme un élément appartenant à l'individu, qui revendique d'en être le propriétaire. Ce passage du corps-personne (être un corps) au corps-objet (avoir un corps) est un élément essentiel de la modernité. La transformation de l'enveloppe charnelle emprisonnant la pensée en un vecteur de communication avec le rêve, le magique, le sacré par la mutilation ou la décoration est assurément une des grandes caractéristiques du XX<sup>e</sup> siècle occidental<sup>6</sup>. Cela s'inscrit dans la croyance que le corps, que l'on est et que l'on a, puisse être modifiable à la fois génétiquement, mécaniquement et artistiquement.

Dans le domaine de l'esthétique, le corps est décoré, prêt à être exhibé après transformation volontaire. Diverses techniques, d'ailleurs empruntées à d'autres cultures que la nôtre, sont de plus en plus utilisées pour métamorphoser le corps en marquant la peau ; cette forme de sous-culture issue partiellement du « sado-masochisme » se nomme d'ailleurs le « modern primitivisme ». Ainsi, le tatouage et le « piercing », très présents aujourd'hui dans notre société, ne signifient plus seulement l'expression d'une marginalité (comme a pu l'être – outre le sado-masochisme – le tatouage chez les prostituées, les marins ou les prisonniers) mais au contraire, celle d'une norme sociale de la différence au sein de la jeunesse. Les tatoueurs et les « perceurs » ont pignon sur rue et diffusent largement leurs coordonnées et les preuves de leur art sur le Net<sup>7</sup>.

Ce n'est que le relais des « Conventions » organisées dans les années 1980 qui associaient tatouage et musique. Ces réunions, localisées au début seulement aux États-Unis sont vite devenues européennes (Hambourg, Paris, Lausanne...) puis mondiales en retournant à leur source (Conventions de Tahiti, de Samoa ou de Bornéo qui se sont tenues en 2001 et 2002). On voit bien l'influence des cultures orientales pour les tatouages intégrant la culture des populations à peau claire. Dans le cas du Japon au XVIII<sup>e</sup> siècle, les tatouages possédaient une ambivalence, puisqu'ils signifiaient connaissance du corps, inscription de l'honneur et esthétique ; parallèlement, ils étaient un marquage discriminatoire des détenus<sup>8</sup>. Par contre, la pratique des scarifications provient des influences africaines ou mélanésiennes et concernait initialement les populations à peau foncée. Dans notre société, toutes les pratiques rituelles dans les autres cultures sont perturbées sous l'influence du sado-masochisme qui a introduit ces pratiques. Tout d'abord, contrairement aux tatouages et scarifications tribales, pour lesquels le choix de la partie du corps à marquer est strictement préétabli<sup>9</sup>, et où le même symbole est toujours tatoué sur la même partie du corps, le corps décoré en Occident reflète des préoccupations essentiellement esthétiques. Ensuite, les marques corporelles inscrites dans la chair ne concernent que très rarement la tête – partie la plus visible et la plus publique – et se rencontre surtout sur les parties cachées du corps, créant ainsi une intimité de la « marque ». Par contre, les bijoux incarnés concernent à la fois le visible et le caché : les oreilles, le nez, les lèvres ou la langue pour le visage ; les seins, le pénis avec le « perling » ou le « piercing », le clitoris, les lèvres vaginales pour les parties sexuelles. On trouve aussi des phénomènes de mutilations sévères du corps : torsions des organes génitaux masculins, voire l'ablation totale du pénis. Ces transformations peuvent être accentuées par l'utilisation d'objets rappelant directement les pratiques de mutilations observées dans certains groupes humains comme les os dans le nez, les plateaux labiaux ou les crochets. Les formes prises par les transformations corporelles ne semblent pas ritualisées, mais elles se veulent souvent spectaculaires en essayant de dépasser les capacités de transformation et de souffrance du corps.

Finalement, le corps extrême et paroxystique, situé hors des normes sociales entendues, devient un objet pour la science qui les enferme vite dans ses musées comme le montre le site de l'American Museum of Natural History lors de son exposition intitulée « *Body art : Marks of identity* – 20 Novembre 1999 – 29 mai 2000 », trop content d'avoir dans notre société des signes d'étrangeté voire d'animalité à exhiber au public<sup>10</sup>.

L'anthropologie s'intéressait autrefois aux marques corporelles comme démonstration de l'existence d'une humanité autre, encore plongée dans l'animalité. Aujourd'hui, elle utilise ces formes d'altérité corporelle comme clés de lecture d'identités nouvelles. Notre société l'intègre à la fois pour montrer l'étendue de l'expressivité de la culture occidentale et pour reconnaître l'émergence voire l'expérimentation de nouvelles identités ; le Museum permet de les mettre à distance. Ce lieu de savoir n'est pas indifférent car s'il exhibe ordinairement des domaines relevant de la nature, il sert aussi à « naturaliser ». C'est-à-dire qu'il montre que lorsque la construction de l'identité s'effectue au travers de rituels « sauvages », elle renvoie aux catégories de l'histoire naturelle plutôt qu'à

4. Le film *La mort vous va si bien* de Robert Zéméckis (1992) résume bien tous les fantasmes et les phobies féminines face au vieillissement du corps.

5. Même si ce ne sont pas elles qui pratiquent l'« art » de l'intervention, elles partent du fait qu'il s'agit à la fois de leur corps et de leur volonté personnelle de le transformer.

6. Ewing W.A., *Le siècle du corps*. Paris, Ed. de la Martinière, 2000.

7. Et dans les nombreuses revues sur le sujet. Actuellement, on trouve sur le marché français des revues comme : *Tattoo savage* (NJ, USA), *Tattoo life* et *Tattoo energy* (édités en Angleterre par Verve press), *Body art international* (édité en Angleterre), *Tatouage magazine* (Paris), *Tattoo revue* (Milan) qui donnent des centaines d'adresses de tatoueurs dans le monde contactable par Internet.

8. Kitamura T., Kitamura K.M., *Legacies of the Japanese Tattoo*. Atglen (PA), Schiffer Book, 2000.

9. Rubin A., *Marks of civilization*, Los Angeles, University of California/Museum of cultural history, 1988.

10. Boëtsch G., Ardagna Y., « Le corps extrême sur internet ». – dans : O. Sirot (Ed.) *Le corps extrême dans les sociétés occidentales*, Paris, L'Harmattan, 2005.

celles de la diversité culturelle. Et bien sûr aux lectures des processus identitaires par l'ethnologie.

La peinture, le tatouage ou la scarification – comme d'ailleurs le maquillage – sacralise le corps. Ces opérations rituelles transforment le corps en le rematérialisant, en en faisant tout à la fois un double de soi et une altérité possible.

Si le corps peint est indispensable aux initiations rituelles, le corps modifié ou sculpté permet aussi de lutter contre les transformations normales de celui-ci au cours du temps. C'est ce que notre société en a retenu.

Interrogeons-nous sur ces images de corps qui nous accompagnent dans notre vie quotidienne. Les images diffusées dans les médias risquent d'être de plus en plus spectaculaires pour attirer l'attention d'un public qui se lasse vite, qui a sans cesse besoin de sensations nouvelles sublimées par la vision d'icônes nouvelles. L'anthropologue doit se poser des questions sur les formes culturelles en émergence et la construction du couple identité/altérité à partir de la vision de corps humains de plus en plus étranges. Quelle construction de soi peut-on proposer à partir de corps dont la fonction première est l'élaboration de l'identité et la seconde, la mise en spectacle.

Dans notre société post-moderne, c'est cette cohabitation d'une multitude de formes corporelles (corps réels vs corps virtuels ; corps policés vs corps barbares) qui satisfait notre besoin d'étrange et de sauvagerie. Les individus ont besoin d'un monde hétérogène et diversifié qui laisse de la place au merveilleux – même s'il peut devenir rapidement cauchemardesque – pour qu'il soit acceptable.

**Le corps et son enveloppe charnelle constituent une entité biologique sans cesse construite par le social. Le corps est au centre d'un système de signes et de symboles, entre langue et culture ou entre signifiant et signifié pour reprendre l'expression de Barthes. Les images de corps parfaits proposées sur les supports publicitaires véhiculent des stéréotypes similaires : un corps doit être beau et sain pour être attirant ; il doit donc déjouer les pièges de l'âge, être dynamique, sportif, léger, purifié... S'il ne correspond pas à ce modèle, il doit alors être pris en charge par l'individu qui va le transformer. Le corps s'inscrit au centre du dispositif de la séduction avec comme accessoires les vêtements, les parures et le maquillage. Ces accessoires – dont la panoplie s'enrichit chaque jour – relèvent de l'art du paraître, celui de camoufler les défauts et d'opérer une mise en valeur des éléments attractifs du corps pour capturer le regard d'autrui.**

---